

# Erreur dans la santé

S'il y a bien une notion qui change, s'estompe, modifie ses références, ces jours, c'est celle de santé. D'abord en raison des nouvelles possibilités de la médecine. C'en est fini de la grande santé, puisque chez tout le monde, même les enfants, des prémisses de maladie et des facteurs de risque peuvent être détectés par la biomédecine moderne. Pour n'importe quel individu, l'état présent pourrait être meilleur, moins pathologique, annonçant un futur plus riant. La santé n'a plus rien d'un état : elle suppose une activité de prévention permanente. Et même plus. Il ne s'agit pas, pour nos contemporains, de viser une absence de maladie et une normalité biologique, il s'agit de dépasser l'état de nature, de prolonger ce qui fait la base de la santé : la vie la plus longue possible, l'absence de douleur et du moindre handicap.

A tester vos gènes, examiner vos organes, analyser votre sang, ce qu'on découvre ne fait pas forcément de vous un malade. Mais du pathologique est toujours présent. La combinaison idéale de tous les paramètres n'existe pas. D'où un trouble profond. La santé est un concept qui a vécu.

Ou du moins, un concept à repenser du tout au tout. C'est comme si, en révolutionnant la médecine, les technologies de rupture – pour employer ce terme à la mode – exigeaient en retour une santé de rupture. De rupture par rapport à quoi? Aux notions de normal et de physiologique, même pensées comme idéaux. Fini la promesse d'un «état de complet bien-être...», cette santé bisounours prôchée par l'OMS. Ne reste qu'un mélange de bonnes et mauvaises données avec lequel il faut vivre. C'est dans cette ambiance de perte métaphysique que la pensée de Canguilhem, après être longtemps restée cantonnée dans un petit cercle francophone, s'est mise à pénétrer dans la médecine mondiale. La santé est «la capacité à s'adapter» titre un édito du *Lancet*,<sup>1</sup> tentant de résumer l'œuvre du philosophe. Mais le *Lancet*, de même que les autres revues anglo-saxonnes qui découvrent Canguilhem, peine à saisir à quel point son approche marque une discontinuité par rapport aux anciennes théories de la santé.

Pour Canguilhem, rappelle Michel Foucault dans un magnifique commentaire,<sup>2</sup> la question centrale est celle de l'erreur. «A la limite, affirme-t-il, la vie – de là son caractère radical – c'est ce qui est capable d'erreur». Voyons donc le renversement par rapport à une médecine qui regarde l'humain comme un système physiologique frappé, dans un deuxième temps, par des pathologies. Ce qui est à l'origine, au niveau le plus fondamental de la biologie et à tous les étages de l'évolution, mais aussi au cœur de

l'histoire des sociétés et des humains, c'est la déviance, la faille, l'«erreur de lecture». Ce à quoi la biologie – ainsi que la médecine – doivent se confronter, c'est au fait que l'anomalie leur est consubstantielle. Il n'y a pas de physiologie sans pathologie. Il n'y a pas d'état de santé, encore moins de «grande santé», il n'existe que des arrangements complexes et fragiles d'anomalies et d'instabilités, des bricolages vitaux.

«L'erreur, selon Canguilhem, est l'aléa permanent autour duquel s'enroule l'histoire de la vie et le devenir des hommes». Qu'est-ce qu'une mutation génétique, en effet, sinon une erreur par rapport à la norme qui précède (erreur qui, lorsqu'elle est féconde, installe une nouvelle norme)? Et l'homme lui-même, produit de l'évolution, résulte de cet enroulement continu d'erreurs. Le phénomène est d'ailleurs plus vaste. Sa vie connaissant et culturelle avance elle aussi par erreurs, déviations, aléas, apparitions d'inédits. Ces erreurs, et les nouvelles normes qu'elles créent, concernent non seulement la connaissance elle-même, mais aussi sa manière de se constituer, ses critères de définition de vrai et de faux. «L'histoire des sciences, rappelle Foucault, n'est pas l'histoire du vrai, de sa lente épiphany». Elle montre des normes qui ne cessent d'évoluer et des théories frappées d'un indépasseable provisoire.

En médecine, la maladie n'est pas une catégorie séparée de la santé. Certes, la clinique s'est toujours interrogée à partir du pathologique, en particulier de la souffrance humaine. Mais ce qu'elle a découvert, chemin faisant, c'est que la pathologie appartient à la vie même. Il n'y a pas de vie exempte de «la possibilité de la maladie, de la mort, de la monstruosité, de l'anomalie et de l'erreur».<sup>3</sup> Impossible, donc, de concevoir une santé où tout cela ne serait pas intrinsèquement mêlé.

Dans la pratique, certes, la question de la maladie se pose généralement comme celle d'un seuil. A partir de quelles valeurs, de quelles déviations, doit-on considérer qu'il y a maladie? Mais cette question, impossible de la résoudre du seul point de vue de la science. Il faut un jugement extérieur et subjectif. Les sciences de la vie, rappelle Foucault, «ne peuvent se passer d'une certaine position de valeur» qui permette de dire le pathologique. Définir la maladie relève donc «d'une morale plus que d'une théorie». Les méthodes objectives d'observation, aussi sophistiquées soient-elles, n'y changent rien : «c'est toujours la relation à l'individu malade, par l'intermédiaire de la clinique, qui justifie la qualification de pathologique».

Alors que Nietzsche disait de la vérité que c'est «le plus profond mensonge», Canguilhem, explique Foucault, la voit plutôt comme «la plus récente erreur». Ou, pour employer des mots qui nous piquent de faire de l'histoire et de produire du vrai, à l'intérieur même du vivant : «le partage vrai-faux ainsi que la valeur accordée à la vérité constituent la plus singulière manière de vivre qu'ait pu inventer une vie qui, au fond de son origine, porte en soi l'éventualité de l'erreur».

On rejoint là l'esprit de l'épistémologie de Karl Popper. Une proposition scientifique n'est pas une proposition vraie mais une proposition réfutable. Autrement dit : ce n'est pas la vérité qui constitue l'ultime configuration du savoir, mais la capacité d'être mis en défaut, la possibilité d'être considéré comme une erreur.

Dans l'histoire des sciences, mais aussi de manière générale dans l'histoire des humains, et même de chaque humain, l'erreur et l'aléa représentent les sources les plus fécondes de nouveauté. Ici s'origine d'ailleurs le principe de «sérendipité» : cette expérience commune qui consiste à trouver quelque chose en cherchant autre chose. Cette attitude d'attention qui fait prendre au sérieux une «erreur» par rapport à la théorie ou au programme initialement prévu et qui permet de trouver beaucoup mieux. Car l'erreur est au fond le seul moyen dont dispose l'homme de rencontrer du vraiment nouveau.

Une partie de nos contemporains voit la médecine – et la santé – comme un projet dont l'horizon est une humanité améliorée. Certains placent leurs espoirs dans le transhumanisme et l'immortalité. Mais tout cela aussi est frappé du sceau de l'erreur non seulement possible, mais nécessaire. Les bugs sont partout, même dans le monde artificiel. Plus l'informatique progresse, plus les mutations, anomalies et erreurs de lecture la touchent en son intime. L'univers entier est une machine infernale où des trous noirs avalent des étoiles. La matière se joue des stabilités et semble regarder nos constructions sans la moindre considération pour ce qui nous semble normal ou sain.

De cette métaphysique de l'erreur découle que l'humain «ne se trouve jamais tout à fait à sa place», qu'il est un vivant voué à «errer» et à «se tromper». Et que c'est dans ce monde-là qu'il doit s'inventer une manière de vivre.

Bertrand Kiefer

1 What is health? The ability to adapt. *Lancet* 2009;373:781.  
 2 Foucault M. La vie : l'expérience et la science. In : Dits et écrits, vol 2, 1582-95. Paris : Gallimard/Quarto, 2001.  
 3 Canguilhem G. Le normal et le pathologique. Paris : PUF, 1966.